

—Ne trouvez-vous pas qu'il y a quelque chose d'allemand dans cette tête-là ?

—Oui, oui, et les assassins de Caen sont Allemands.

—Mais elle est seule, il n'y a pas à s'en inquiéter.

—C'est égal, voici le père Guillot qui va lui dire deux mots. En effet, le gendarme, après l'avoir longtemps observé, s'était décidé à aborder la voyageuse.

Celle-ci le vit venir, et elle continua de caresser son enfant.

Mais son calme n'était qu'apparent, et elle avait peine à contenir son émotion.

—Dites-moi, dit le gendarme lui touchant l'épaule.

—Qu'est-ce que vous me voulez ? répondit Pauline Blum avec un accent qui frappa le père Guillot.

—Je voudrais voir votre passe-port.

—Un passe-port ! je n'en ai pas, monsieur.

—Ah ! où allez-vous donc ?

—A Angoulême.

—Quoi faire ?

—Rejoindre mon mari.

—Vous êtes Allemande ?

—Alsacienne, monsieur.

—Où êtes-vous née ?

—A Strasbourg.

—Et votre mari ?

—Oh ! lui, il est de ces côtés-ci, il est né à Orléans.

—C'est bien, dit le gendarme, dont les soupçons s'étaient en partie dissipés devant l'air de candeur et de bonne foi qu'avait su prendre Pauline Blum en répondant à ses questions.

Il ajouta d'un ton très radouci :

—Tenez, le guichet est ouvert, vous pouvez prendre vos billets.

—Merci, monsieur, lui dit Pauline Blum.

Elle laissa son enfant et se rendit au guichet.

Les deux agents s'étaient éloignés de quelques pas.

Il n'y avait là, près du guichet, qu'un individu, très indifférent à ce qui se passait autour de lui, comme le jugea Pauline Blum, qui se hâta de demander trois places de première classe pour Angoulême.

Celui qui se trouvait là, et que nous retrouverons plus tard, était un conducteur sur le chemin de fer de Poitiers, nommé Charles Trinchet.

Il regarda avec surprise cette femme, mal vêtue et mere d'une enfant plus misérablement vêtue encore, prendre des billets de première classe ; mais naturellement il s'abstint de faire aucune observation et s'éloigna pour aller faire son service.

Alors Pauline Blum retourna près de son enfant, l'embrassa, et de manière à être entendue du gendarme Guillot, lui dit qu'elle allait lui acheter un gâteau.

Elle sortit rapidement de la gare. Une fois dehors, elle tourna à gauche, entra dans un cabaret et s'approcha d'un homme qui s'y trouvait seul.

C'était Mayer, qui, ne rêvant plus que de M. Ducheylard, et épouvanté à la pensée de le trouver à la gare, avait eu l'idée d'envoyer sa femme prendre les billets.

Il était pâle, et un léger frisson agitait ses membres.

—Eh bien, demanda-t-il vivement à sa femme, as-tu les billets !

—Oui, et voilà le tien.

—Qui as-tu vu dans la gare ?

Un gendarme.

Mayer tressaillit.

—Et puis ? demanda-t-il.

—Des gens que je ne connais pas, des voyageurs.

—Voyageurs ou mouchards ?

—Je n'en sais rien.

—Oui, oui, il y en a, reprit Mayer en proie à une violente agitation, et peut-être ont-ils déjà mon signalement.

—Voyons, calme-toi et hâtons-nous de partir, lui dit sa femme, nous n'avons plus que cinq minutes.

—Je te dis qu'ils doivent être là avec M. Ducheylard, et dès que je vais paraître...

—Il faut prendre un parti cependant.

—Je ne peux pas, je ne peux pas me résoudre à traverser cette salle, murmura Mayer en promenant autour de lui des yeux hagards.

—Que faire ? mon Dieu, que faire ? s'écria Pauline Blum désespérée.

En ce moment elle vit passer un groupe de dix ou douze ouvriers qui se dirigeaient d'un pas rapide vers la gare.

—Vite, dit-elle à Mayer, mêle-toi à ces gens-là ; perdu parmi eux, on ne te remarquera pas.

Mayer allait répliquer.

—L'occasion est précieuse ; pas une minute à perdre, dit Pauline Blum en le poussant par les épaules.

Elle jeta un franc sur le comptoir et sortit avec Mayer, qu'elle força à se glisser dans le groupe des ouvriers.

Un instant après, ceux-ci avaient pris leurs billets et allaient immédiatement prendre place dans les wagons de troisième classe où Mayer les accompagna avec sa femme et sa petite fille, pour mieux échapper aux regards en continuant de se mêler à cette foule.

Enfin, il poussa un soupir de soulagement en entendant le sifflet de la locomotive qui donnait le signal du départ.

Dix minutes après, on était déjà loin de Tours.

Alors Mayer se crut sauvé, et passant tout à coup d'un sombre abattement à une joie folle, il se mit à parler bruyamment, à rire à tout propos, à s'extasier si étrangement sur tout ce qu'il voyait, que ses compagnons de voyage le crurent ivre.

Cela dura une demi-heure.

Puis un incident banal vint le bouleverser tout à coup.

Une sonnerie s'étant fait entendre au moment où le train s'arrêtait à une station, il demanda ce que cela signifiait.

—Oh ! ce n'est rien, répondit un ouvrier, c'est le télégraphe.

Dans la situation terrible où se trouvait Mayer en ce moment, il est de ces paroles qui produisent l'effet d'un coup de foudre.

Tel fut pour l'Allemand le mot télégraphe qui venait d'être prononcé.

Le télégraphe, pour qui marchait-il ? Pour qui pouvait-il être mis en mouvement si ce n'est pour lui ! lui l'assassin ! lui le fugitif ! lui, signalé partout par l'homme qui s'attachait à ses pas comme le spectre de la justice, qui devait tout mettre en œuvre pour l'atteindre, lui et ses complices ?

Quand cette idée se fut emparée de son esprit si violemment ébranlé depuis vingt-quatre heures, elle y grandit rapidement : et ce qui d'abord ne lui avait paru qu'une effrayante probabilité, devint bientôt à ses yeux une complète et désespérante certitude.

Alors il n'eut plus qu'une pensée, qu'un désir, s'arrêter le plus tôt possible et s'en aller à pied n'importe où, au lieu d'attendre qu'on vint l'arrêter dans ce train, où sans nul doute sa présence était déjà signalée par le télégraphe.

Il fit signe à sa femme de se rapprocher de lui ; ce qu'elle fit.

—Pauline, lui dit-il, tu entends le charivari que fait le télégraphe sur toute la ligne ?

—J'entends bien.

—Quelque chose me dit que ça me regarde.

—Tu vois partout la rousse, des gendarmes et des arrestations.

—M. Ducheylard est à Tours depuis hier ; il est impossible qu'il ne sache pas déjà que nous nous sommes effarouchés tous les trois.

—Bah ! cet homme-là n'est pas aussi sorcier que tu le crois.

—Enfin, on peut savoir que j'ai pris des billets pour Angoulême ; c'est pourquoi je ne veux pas aller jusque-là.

—Que veux-tu faire ?

—M'arrêter à Poitiers.

—C'est là qu'est le danger, au contraire.

—Comment ça ?